

VOYAGEURS ESPAGNOLS DANS L'EUROPE DU XVIII^e SIÈCLE

C'est bien connu que les hommes du XVIII^e siècle ont eu le goût du voyage. Ces voyages, qui répondaient à des intentions diverses (scientifiques, commerciales, de formation ou de simple curiosité), se sont assez souvent concrétisés dans des textes, qui constituent une espèce de sous-genre littéraire.

Ces voyages peuvent être d'ailleurs utiles pour la connaissance de l'étranger, et doivent être à côté d'autres moyens (traductions, diffusion des livres, enseignement de la langue) dans le groupe des intermédiaires culturels entre les pays.

Un certain nombre d'Espagnols ont entrepris des voyages au XVIII^e siècle, mais les témoignages directs que nous en possédons sont plutôt rares. En tout cas, leur nombre est réduit par rapport aux très nombreux récits de voyages français ou anglais écrits ou publiés à l'époque.

De plusieurs voyages, nous n'avons que des références indirectes: nous savons, par exemple, que certains hommes de science, comme Jorge Juan, Antonio de Ulloa ou Casimiro Gomez Ortega sont allés en Angleterre pour communiquer leurs découvertes et échanger des idées avec leurs collègues anglais, mais ils n'ont pas laissé de rapport de leurs voyages.

Je n'aborderai pas ici la totalité des récits de voyage écrits et/ou publiés (j'établis cette différence parce qu'un certain nombre de voyages restent encore inédits et d'autres, qui ont sans doute existé, n'ont pas encore été trouvés): je n'envisagerai que les voyages en Europe, laissant de côté d'autres (très importants et non négligeables) qui ont été faits surtout en Amérique du Sud, mais qui sont à vrai dire des expéditions scientifiques.

Le premier en date (c'est bel et bien l'ordre chronologique celui que j'adopte) parmi les grands récits de voyage est un ouvrage de Ignaciø de Luzán, publié en 1951, dont le titre — et structure — s'éloignent du récit de voyage traditionnel: en effet, ses **Mémoires littéraires de Paris** reprennent la formule du rapport journalistique ou du mémoire, si diffusé au XVIII^e siècle. Ils sont le résultat de séjour parisien de l'auteur comme secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne. Il y fait une description très détaillée des différents lieux de la culture: université, académies, bibliothèques, salons, théâtres, c'est-à-dire, tout ce qu'on appelait du nom de "littérature" à l'époque. L'auteur, de goût éminemment classique (il avait publié en 1737 un art poétique, le plus important dans l'Espagne du XVIII^e siècle), se montre contraire au roman et peu favorable aux innovations dramatiques (il a été cependant le traducteur du **Préjugé à la mode** de La Chaussée), et d'une manière

générale il semble plus intéressé pour l'érudition que pour la littérature (entendons nous: les belles-lettres). Mais si nous n'envisageons pas son ouvrage comme un texte de critique littéraire, il en reste toujours un document très valable pour la connaissance de la culture française dans l'Espagne du milieu du siècle, parsemé de rapides impressions personnelles sur la France et les Français du moment.

D'autres voyageurs sont moins célèbres que Luzán, mais leurs récits correspondent plus nettement à ce qu'on attend d'un livre de voyages. C'est le cas, par exemple, de Diego Alejandro de Gálvez, dignité de la cathédrale de Séville, qui en 1755 entreprend un voyage en Flandres. Il s'agissait en fait d'un voyage "de travail", puisqu'il était question d'aller vérifier sur place des documents présentés par un candidat au poste de chanoine à Séville. L'itinéraire de Gálvez comprend une partie de l'ouest et du nord de l'Espagne, passe les Pyrénées à Bayonne, croise toute la France (Bordeaux-Bourges-Orléans-Paris) et l'actuelle Belgique pour entrer en Allemagne; après avoir longé la vallée du Rhin, le voyageur rentre en France par Strasbourg et, en passant par Lyon et Avignon, gagne Séville par Barcelone et Madrid.

Le récit de ce voyage reste toujours inédit; il porte un titre long et descriptif, avec d'ailleurs un adjectif (critique) à souligner: **Itinéraire géographique, historique, critique et liturgique de l'Espagne, la France, les Pays Bas et une grande partie de l'Allemagne**. Dans une préface "Au lecteur", l'auteur nous parle du but de son enquête et des fruits de son travail: il veut être exact dans ses informations, objectif dans ses jugements, juste envers les pays visités. Et tout cela pour se distinguer des nombreux voyageurs étrangers qui ont parsemé leurs récits de voyage en Espagne d'erreurs et de faussetés. A côté de cette introduction, l'auteur donne des avertissements utiles pour les personnes qui voudraient entreprendre un voyage comme le sien. Ils sont parfois curieux: par exemple, si on va en France il faut se méfier de l'apparence extérieure des auberges, puisque assez souvent une façade élégante cache un intérieur pauvre et malpropre; il est aussi convenable d'avoir des couteaux puisqu'on n'en donne point dans les auberges. Il signale l'utilité de connaître la langue française, car elle est parlée un peu partout en Europe. Si on va en Allemagne il est convenable de connaître la valeur des nombreuses monnaies qui y circulent, parce que chaque petit état, ou ville libre a le droit de frapper de la monnaie, et, si bien les Allemands sont honnêtes en général, on peut être trompé au moment de payer.

Parmi les villes visitées, c'est Paris celle qui attire davantage (et pour cause) la curiosité de notre voyageur: le mouvement dans les rues, les boutiques bien remplies mais chères, les monuments, les théâtres, la Sorbonne, les sites dans la banlieue (Marly, Saint-Cloud), qu'il a eu le temps de visiter pendant la semaine de son séjour parisien. Il a pu aussi connaître

un peu certaines attitudes des Parisiens et des Français en général à l'égard des étrangers, qu'ils considèrent inférieurs, notamment les Espagnols: il s'en plaint énormément, tout en reconnaissant les valeurs positives des Français (la politesse, l'amour des sciences, l'essor du commerce). Pendant de séjour parisien il a du même se plier à la mode: il se fait friser et poudrer les cheveux comme les abbés français, pour ne pas sembler un extravagant. Le récit du reste du voyage est plus rapide et offre moins d'intérêt.

Un autre ecclésiastique andalou a laissé aussi un journal de son voyage en Italie, daté de 1785 et non publié.. Ce prêtre s'est rendu à Rome pour demander au Saint-Siège de trancher dans une dispute juridique. Assez souvent ce qu'il y note est sans importance: les lieux par où il est passé, les étapes du voyage. Le récit de son séjour à Rome, où il a dû attendre plusieurs semaines avant de pouvoir exposer sa demande aux plus hautes autorités ecclésiastiques, présente un plus grand intérêt, bien qu'il se contente de décrire certains monuments, notamment le Vatican.

Il faut sauter jusqu'en 1781 pour rencontrer un nouveau récit de voyage, cette fois-ci rédigé par un personnage très connu à l'époque, le duc d'Almodóvar, grand seigneur éclairé, ambassadeur du roi d'Espagne (il a été en mission à Saint-Petersbourg, Londres et Lisbonne) et membre de plusieurs académies. Il a été aussi le traducteur de l'**Histoire des deux Indes** de l'abbé Raynal, qu'il a publié sous anagramme entre 1784 et 1790.

L'ouvrage du duc d'Almodóvar, intitulé **Décade épistolaire sur l'état des lettres en France**, est le résultat d'un séjour parisien fait en 1780, lorsque le diplomate, en mission à Londres, a dû quitter l'Angleterre à la suite de la rupture des relations diplomatiques. Le titre fait allusion à la structure de l'ouvrage, constitué par dix lettres datées de janvier à juin 1780. Mais ce sont de fausses lettres: nous le sentons dans l'édition de 1781, et l'auteur l'avoue dans une nouvelle édition de 1792.

On a tendance à mettre en parallèle les **Mémoires** de Luzán et la **Décade**, mais les circonstances sociales, littéraires et surtout idéologiques ont énormément changé en 1780: l'**Encyclopédie** a été publiée, Voltaire et Rousseau sont décédés et les plus durs combats entre les philosophes et leurs opposants se sont déjà livrés. Paris reste toujours le centre culturel de l'Europe et le duc, dès la préface, salue la capitale comme "l'atelier d'où procèdent les travaux très élaborés qui servent de modèle aux autres nations"; mais l'éloge ne cache pas l'intention réelle de l'auteur: stimuler, par l'exemple de la littérature française, la littérature espagnole, afin qu'elle occupe le rang qui lui correspond en Europe.

En plus de sa connaissance directe des événements littéraires, l'auteur a utilisé une source imprimée, **Les trois siècles de la littérature française** de l'abbé Sabatier de Castres, publiée en 1772 et qui a connu plusieurs rééditions. Il ne l'occulte pas et certains critiques ont dégagé de cet aveu

une servitude et une dépendance, quant à la lettre et quant à l'esprit. Nous savons que l'abbé Sabatier a été l'un des membres les plus en vue du parti anti-philosophique, et son attitude se traduit aussi dans cette espèce d'histoire littéraire sous forme de dictionnaire que sont **Les trois siècles**. Mais, tout conservateur qu'il soit, le duc d'Almodóvar n'adhère pas toujours aux idées de Sabatier, et il s'en sépare expressément à plusieurs reprises.

Passons au contenu. Les lettres qui composent la **Décade** ne portent pas de titre (cela aurait signifié la destruction de la fiction épistolaire), mais en fin de volume la table des matières donne un aperçu sommaire du contenu: une lettre est consacrée aux écrivains et philosophes du parti novateur (c'est-à-dire, philosophique), une autre à ceux du parti opposé, une troisième à ceux qui n'appartiennent à aucun parti; Voltaire et Rousseau ont droit chacun à une lettre, on en trouve d'autres sur le théâtre, sur les périodiques, sur les femmes écrivains.

Comme j'ai dit tout-à-l'heure, tout n'est pas traduction dans la **Décade**. A la rigueur, il n'y a que les lettres sur Voltaire et sur Rousseau qui aient été traduites à la lettre du livre de Sabatier. Dans les autres occasions où il a eu recours à Sabatier, il s'est limité à résumer certains articles ou à prendre des données qu'il a jugé utiles. Et, en plus, l'auteur s'est inspiré de la réalité vécue: des auteurs qu'il a connus pendant son séjour, des nouveautés littéraires, des premières théâtrales.

La **Décade** est d'ailleurs pleine d'opinions personnelles, de même que de commentaires et d'apostilles aux extraits de Sabatier. L'auteur se montre toujours éclairé, ouvert aux nouveautés, confiant dans le progrès irréversible de la civilisation. D'après lui, on se trouve à un moment particulièrement élevé du progrès, autant matériel (facilité des communications, confort, luxe) qu'intellectuel (développement de l'imprimerie, prolifération des universités, des académies, des ouvrages scientifiques). Mais cette attitude progressiste semble contrecarrée par une position ouvertement contraire aux philosophes, dans lesquels il reconnaît cependant des mérites dans le domaine littéraire et scientifique.

Le but de l'auteur est, comme il a été dit, particulièrement descriptif, mais de temps en temps il se permet des considérations sur la France et les Français sur lesquelles on peut s'arrêter un instant. Il attaque notamment le topique de la frivolité des Français, en insistant sur leurs contributions positives à la culture:

"C'est vrai, dit-il que la nation traite superficiellement certaines choses, mais c'est vrai aussi qu'elle est fleurissante; qu'elle s'est fait imiter de toutes les autres; que sa langue et ses moeurs sont devenues universelles

non seulement par la cuisine, le théâtre, la danse, la coiffure et les modes, mais aussi par la littérature; et que les arts, fils des sciences, de l'activité nationale et du gouvernement, ont obtenu les glorieux avantages que tous connaissent".

Le plus riche des voyages à l'étranger publiés à l'époque est sans doute celui d'Antonio Ponz. Lorsque son volumineux **Voyage en Espagne** était encore en cours de publication, cet abbé, secrétaire de l'académie des Beaux-Arts a fait paraître le récit de son voyage pendant six mois en France, Angleterre et Pays-Bas, fait en 1783. Ce voyage, comme celui du duc d'Almodóvar, présente la forme épistolaire; il s'agit aussi d'une fausse correspondance, mais la fiction y est moins soutenue. Toutes les lettres sont datées de 1783, et à cette année correspondent les anecdotes documentées dont il parle: le salon de peintures du Louvre, l'ascension de la montgolfière devant la cour de Louis XVI, le montant de la production anglaise de cette année.

Ponz est porté par le désir d'écrire un ouvrage utile à sa patrie en présentant les progrès obtenus dans les autres pays; et il renonce expressément à dire du mal des nations qu'il va visiter, contrairement à ce qu'on fait beaucoup d'étrangers qui ont visité l'Espagne, notamment les anglais Clarke et Swinburne et le marquis de Langle, auteur du **Voyage de Figaro en Espagne**.

L'itinéraire suivi par Ponz entre en France par Bayonne, prend la route de Bordeaux, Poitiers et Tours jusqu'à Paris. Après un séjour à la capitale, le chemin se poursuit vers Calais, d'où le voyageur embarque pour Dover. Le séjour en Angleterre comprend Londres et plusieurs villes du midi (Oxford, Bristol). Ponz gagne le continent par la Hollande, qu'il parcourt, ainsi que l'actuelle Belgique. Rentré en France par Lille, il se dirige vers Paris. Après la seconde visite parisienne, il entreprend le voyage de retour, qui passe par Lyon, Avignon, Toulouse et Pau.

En historien de l'art, Ponz consacre la plupart des pages à la description des paysages, villes, monuments et ouvrages artistiques. Ce n'est que rarement que l'on trouve des réflexions sur les moeurs des peuples qu'il visite; et cela parce que l'auteur avoue, avec beaucoup de prudence, qu'il n'a pas eu le temps de connaître vraiment le pays. Lorsque son correspondant imaginaire lui demande de décrire les moeurs des Parisiens il confesse son ignorance et, pour se tirer d'affaire, il traduit un morceau du **Tableau de Paris** de Mercier.

Les allusions à la vie culturelle, voire à la vie tout court, sont peu nombreuses et le lecteur moderne reste assez souvent déçu. L'auteur décrit, certes, la Société des Sciences de Londres et il nous raconte le déroulement

d'une séance; mais il concentre en deux paragraphes toute la vie théâtrale de la capitale anglaise, en parlant presque exclusivement de Shakespeare et de l'acteur Garrick. Il décrit avec un certain détail les gloires passées et la situation actuelle de l'Université de Louvain, mais c'est tout ce qu'il dit de l'activité culturelle de la Hollande et des Pays-Bas autrichiens.

Il fait à peine référence au mouvement culturel parisien: il est attiré par le Salon qui se tient lors de son passage (dommage que nous ne possédons pas de **Salon** de Diderot pour cette année 1783, on aurait pu établir un parallèle!). Il raconte une anecdote relative à la fondation de l'Académie de Peinture, décrit rapidement l'Observatoire, la Sorbonne et l'Académie de Chirurgie, mais il semble plus intéressé aux caractéristiques formelles des bâtiments qu'aux études et aux pratiques qui se font à l'intérieur. Il passe sous silence l'activité littéraire et la vie théâtrale, tout d'abord par son incompetence avouée dans ce domaine, mais aussi par la parution, toute récente, de la **Décade épistolaire** du duc d'Almodóvar, dont je viens de parler: il se limite à y renvoyer les lecteurs intéressés.

On trouve cependant certaines allusions à la vie quotidienne, aux moeurs des habitants, aux traditions, relatives surtout au séjour anglais: c'est vrai d'ailleurs que les différences étaient plus grandes entre l'Espagne et l'Angleterre, à commencer par la langue. Cependant, Ponz a eu la chance de connaître l'anglais: malheur à lui s'il ne savait que le français! En plus de ne pas se faire comprendre, il aurait pu être pris par un Français et insulté. Et l'auteur d'ajouter: c'est encore une conséquence de la sociabilité anglaise. Une autre caractéristique de l'humeur anglaise est le sentiment anticatholique, plus frappant pour le prêtre qu'était Ponz; ce sentiment est accompagné du fanatisme puritain, auquel Ponz attribue notamment l'avarice des Anglais: les prix sont chers, il faut payer pour visiter des édifices publics et même pour entrer dans les églises. Il lui semble aussi que l'amour de la liberté, placé en avant de toute autre chose en Angleterre est la cause de plusieurs abus. Malgré tout cela, il ne cache pas son admiration pour l'esprit commercial des Anglais, pour leur amour du travail, pour leur dédicacion aux sciences.

Le voyage fait par le jésuite Juan Andrés en Italie a été la conséquence de l'expulsion d'Espagne de la Compagnie de Jésus (en 1767). Pendant son long séjour italien il a eu l'occasion de composer plusieurs travaux d'érudition historique et littéraire, qui font de lui un des grands savants de l'époque: dans sa maison de Mantoue il a été l'hôte de Herder, Goethe et plusieurs grands seigneurs autrichiens et italiens. Reprenant les impressions de plusieurs déplacements à l'intérieur de l'Italie faits entre 1785 et 1791, il a écrit plusieurs lettres, réelles cette fois-ci, adressées à son frère vivant à Madrid et que celui-ci a traduites et publiées.

Le but de J. Andrés est celui de faire connaître en Espagne la culture italienne et de contribuer, en bon éclairé, au progrès de sa patrie. C'est pour cela qu'il fait référence à l'industrie, au commerce, aux institutions libérales qui le favorisent, à l'imprimerie, mais très rarement à la vie quotidienne, aux moeurs du pays. Et s'il utilise parfois dans son texte des mots empruntés à l'italien ou à ses dialectes, ce sont des mots appartenant pour la plupart au langage politique et administratif.

Un but purement technique est celui du voyage qu'a entrepris en 1787-1788 le marquis d'Ureña, ancien militaire attiré par les arts et les sciences. Sur l'ordre du roi il devait étudier dans son voyage les arts utiles et les techniques pratiqués en France, Angleterre et Hollande, et en présenter un rapport détaillé. Ce rapport, espèce de journal de voyage, reste toujours inédit. Le marquis gagne Paris par Bordeaux et Orléans; il se fixe pendant plusieurs mois à la capitale et se transfère en Angleterre. Ici il voyage beaucoup, en visitant, en dehors de Londres, Oxford, Birmingham, Stafford, Newcastle. Embarqué à Dover il passe à Ostende, et commence un parcours hollandais qui le mènera à Bruges, Delft, La Haye, Haarlem, Amsterdam et Louvain. Mais qu'est-ce au juste ce que rapporte l'auteur dans son texte? La visite des usines et des chantiers, les productions industrielles de toute sorte, les expériences scientifiques... mais il ne dit rien, ou presque, de la situation des pays qu'il visite, de l'aspect et l'ambiance des villes, des moeurs des habitants. On reste, encore une fois ici, sur sa soif. Mais c'est vrai aussi que le marquis ne se proposait pas de faire autrement: il se limitait à accomplir sa mission.

Un des grands voyages, remarquable par la personnalité du voyageur, est celui que Leandro Fernández de Moratin a entrepris entre 1792 et 1797 en France, Angleterre, Allemagne et Italie. Il laissés des cahiers de voyage dans **Voyage en Italie** et ses **Annotations isolées d'Angleterre**: ces textes, dont les informations et impressions sont à compléter par son **Épistolaire** et son **Journal**, ont été publiées après la mort de l'auteur.

Moratin est le plus grand auteur dramatique du XVIIIe siècle et un personnage d'une énorme influence dans l'Espagne de son temps. Son voyage, qui devait être beaucoup plus court, a commencé à Madrid en mai 1792; après un séjour de deux mois à Bordeaux, le voyageur se transfère à Paris, où il ne restera qu'un mois. Arrivé à Londres dès le mois d'août, il passera presque un an en Angleterre, mais presque toujours dans la capitale. Débarqué à Ostende, il traverse pendant le mois d'août 1793 les Pays-Bas, l'Allemagne (Aix-la-Chapelle, Cologne, Frankfurt, Fribourg) et la Suisse, dans le but de se rendre en Italie. Le séjour italien se prolonge jusqu'en octobre 1796: Milan, Parme, Venise, Rome, Naples sont les principales étapes de sa visite. Il ne rentrera à Madrid qu'en février 1791.

Ce voyage lent et posé, surtout par rapport à ceux qui ont été envisagés jusqu'à présent, permet à Moratín de connaître les lieux où il s'arrête et d'en goûter les plaisirs. Ainsi, pendant son long séjour bordelais, il fréquente le théâtre, les courses de chevaux, les cafés, les promenades... et les maisons de tolérance; mais il lui reste le temps pour lire et s'entretenir avec des auteurs. La Révolution, qui bat son plein, semble très éloignée de Bordeaux, comme si c'était une affaire parisienne. Moratín n'en sera que trop conscient lorsque, transféré à Paris, son séjour coïncide avec la prise des Tuileries, les massacres d'août, l'emprisonnement de Louis XVI et de Marie-Antoinette. De caractère sensible et peureux, tous ces événements, ainsi que la vision comme spectateur du transfert des rois au Temple et du défilé des têtes dans les piques, l'ont décidé à quitter rapidement Paris pour Londres.

Les pages sur l'Angleterre reflètent le contraste entre le tempérament du sud et celui du nord. On y trouve beaucoup de descriptions des moeurs anglaises, racontées souvent avec ironie. Mais Moratín sait voir dans les Anglais des qualités positives, qu'il oppose aux vices et défauts: les Anglais s'enivrent les dimanches pour vaincre l'ennui, mais ils évitent l'indigestion de Noël; ils sont orgueilleux et avarés, mais ils se trouvent toujours prêts à aider les pauvres; ils sont chez eux méfiants envers les étrangers, mais ils se sont installés dans beaucoup de contrées dans le monde.

Moratín s'intéresse aussi au paysage, aux arts et aux manifestations culturelles de l'Angleterre. Les jardins bien dessinés et très soignés ont attiré son attention, mais il les trouve mélancoliques; les palais et les églises lui semblent magnifiques, mais il faut payer l'entrée, hélas! En auteur dramatique, son plus grand intérêt se dirige au théâtre, qui occupe la moitié à peu-près des pages consacrées à l'Angleterre. Connaissant assez bien la langue anglaise, il assiste à plusieurs représentations au Convent Garden. Il admire l'absence de contrôle du gouvernement pour les représentations, la présence d'hommes et femmes dans les salles, la patience du public, la préparation des comédiens. Mais tout n'est pas positif: les salles sont assez souvent mal éclairées, les pièces sont parfois trop violentes et lugubres. Parmi les pièces qu'il a eu la possibilité de voir il se trouve le **Hamlet** shakespearien, dont Moratín donnera la première traduction espagnole directe.

Le passage en Allemagne est décrit d'une façon très rapide: paysages, villes, monuments se succèdent rapidement sous la plume du voyageur. Il veut arriver en Italie, pays dont il a rêvé depuis son enfance. Cet intérêt pour l'Italie est corroboré par la connaissance qu'il possède des textes des écrivains qui ont avant lui visité le pays, notamment Juan Andrés (dont il corrige parfois de petites erreurs) et Joseph Jérôme de Lalande, auteur du **Voyage d'un Français en Italie** (1769), cité continuellement d'un ton polémique. Il est de même très bien renseigné de la vie littéraire et artistique

italienne. Lorsqu'il va à Milan il se rend chez le célèbre écrivain Parini; à Modène, il visite le sépulcre de l'érudit Muratori; pendant son séjour à Naples il remémore le souvenir des grands écrivains du passé (Virgile, Pétrarque, Sannazaro) et il fait l'éloge de son ami Napoli-Signorelli, secrétaire de l'Académie des Sciences et Beaux Arts de la ville; à Parme il obtient de l'imprimeur Bodoni, le premier en Italie, la publication d'une édition de sa pièce *La comedia nueva*; à Bologne, il fréquente des jésuites espagnols exilés.

Il montre aussi beaucoup d'intérêt pour les arts, auxquels il applique un critère néo-classique: c'est pourquoi il ne peut pas apprécier la plupart des monuments de la Rome baroque, c'est pourquoi il tient en plus grande estime Canova que Michel Ange. Comme à l'occasion de son séjour en Angleterre, le théâtre occupe une place de choix dans ses préoccupations: il essaye de visiter les salles, d'assister au plus grand nombre de représentations. C'est surtout à Venise, capitale théâtrale de l'Italie, que Moratín parle de l'art dramatique, des farces et des comédies italiennes, des tragédies nouvelles; il fait l'éloge des grands auteurs italiens Goldoni, Metastasio, Alfieri. Ses inquiétudes culturelles l'amènent à faire des considérations sur la langue, sur les divers dialectes italiens, qu'il compare entre eux ou avec les langues parlées en Espagne.

Et, comme en France ou en Angleterre, le récit de son très long séjour italien est plein d'allusions à la vie quotidienne (à *sa propre* vie quotidienne): les gens de lettres qu'il a connus, les cercles littéraires et mondains auxquels il a été invité, les fêtes auxquelles il a assisté, les femmes qu'il a fréquentées. Et tout cela agrémenté avec les petits détails, les confidences, les sentiments intimes que l'on peut trouver dans son journal (télégraphe, chiffré parfois) et dans sa correspondance.

Comme dernier exemple, je signalerai aussi le voyage que Nicolás de la Cruz, a fait vers la fin du siècle en Italie, et qui n'a été publié que beaucoup plus tard, entre 1806 et 1813, en 14 petits volumes. Parti de sa ville de Cadix, il a traversé toute l'Espagne pour gagner le nord de l'Italie en passant par le Midi de la France. L'auteur décrit principalement les paysages et l'aspect des villes, en mettant l'accent sur les bâtiments et les musées; comme Ponz, il consacre en fait peu d'espace aux moeurs et à la vie culturelle. L'ouvrage, ennuyeux parfois à cause des longues digressions historiques, est intéressant du fait que le voyage coïncide avec la présence en Italie de l'armée républicaine, dont il existe plusieurs notices dans le texte.

Les récits de voyage de Moratín sont vraiment les seuls, parmi ceux que je viens d'évoquer, à avoir été rédigés par un grand écrivain: son ironie et sa grâce le situent par-dessus tous les autres. Nous avons rencontré

des hommes de lettres comme Luzán et Andrés, sérieux et érudits, le duc d'Almodóvar parfois un peu pincé, Ponz et N. de la Cruz trop préoccupés de beaux arts (et par conséquent, peu intéressés à la vie quotidienne), le marquis d'Ureña trop technique. Il y a eu aussi de simples voyageurs qui racontent leurs impressions. Malgré ces différences, ils ont tous contribué à faire mieux connaître chez eux des pays étrangers, des paysages nouveaux, des moeurs différents, des attitudes nouvelles. Ils ont parfois manifesté leurs intentions et leurs impressions, ils se sont limités parfois à nous raconter leur vision du monde extérieur. Il n'y a que le degré d'engagement qui varie, mais c'est justement ce degré d'engagement, de pénétration dans les réalités étrangères, dans les problèmes des autres qui fait tout l'intérêt du récit de voyage. Dans les autres cas on est en face d'un rapport, ou à la limite d'un guide touristique, utiles et valables sans doute, mais c'est autre chose.

Francisco Lafarga
Université de Barcelone

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES (Imprimés)

ALMODÓVAR, Duc de, *Década epistolar sobre el estado de las letras en Francia*, Madrid, 1781, nouvelle éd., 1792.

ANDRÉS, Juan, *Cartas familiares del abate Juan Andrés a su hermano D. Carlos Andrés dándole noticia del viaje que hizo a varias ciudades de Italia*, Madrid, 1786-1793, 5 vols.

CRUZ Y BAHAMONDE, Nicolás, *Viaje de España, Francia e Italia*, Madrid-Cádiz, 1806-1813, 14 vols.

FERNÁNDEZ DE MORATÍN, Leandro, *Obras póstumas de D. Leandro Fernández de Moratín*, Madrid, Rivadeneyra, 1867-1868, 3 vols. Éd. modernes: *Apuntaciones sueltas de Inglaterra*, Barcelone, Bruguera, 1984; *Viaje de Italia*, Barcelone, Laertes, 1988; Madrid, Espasa-Calpe, 1991, éd. de Bélen Tejerine ("Clásicos Castellanos"). À compléter par le *Diario*, éd. de René et Mireille Andioc, Madrid, Castalia, 1968 et l'*Epistolario*, éd. de R. Andioc, Madrid, Castalia, 1973.

LUZÁN, Ignacio de, *Memorias literarias de Paris: actual estado y método de sus estudios*, Madrid, 1751.

VIERA Y CLAVIJO, José, **Apuntes del diario e itinerario de mi viaje a Francia y Flandres**, Santa Cruz de Tenerife, 1849; **Extracto de los apuntes del diario de mi viaje a Italia y Alemania**, Santa Cruz de Tenerife, 1849.

PONZ, Antonio, **Viaje fuera de España**, Madrid, 1785, 2 vols.; il existe une éd. moderne, Madrid, Aguilar, 1989.

ÉTUDES

AGUILAR PIÑAL, Francisco, "De Sevilla a Flandres en el siglo XVIII: don Diego Alejandro de Gálvez y su Itinerario geográfico" **Archivo Hispalense** 105 (1961), 1-48.

CARNERO, Guillermo, "I. de Luzán ante el ' prerromanticismo ' francés de mediados del siglo XVIII" in **Romanticismo 2. Acti del III Congresso sul Romanticismo spagnolo**, Gênes, Università degli Studi di Genova, 1984, 107-112.

DEMERSON, Georges, "Un aspecto de las relaciones hispanofrancesas en tiempo de Fernando VI: las **Memorias literarias de Paris** de Ignacio de Luzán" in **La época de Fernando VI**, Oviedo, Cátedra Feijoo, 1981, 241-273.

DEMERSON, Paula, "El viaje por Europa del marquês de Ureña (1787-1788)" in **Homenaje a José Antonio Maravall**, Madrid, Centro de Investigaciones Sociológicas, I, 457-471.

EFFROSS, Susi H., "Leandro Fernández de Moratín in England" **Hispania** XLVIII (1965), 43-50.

FABRI, Maurizio, "Il viaggiatore insonne. Diario di un presbitero andaluso alla corte di Clemente XIII" **Spicilegio Moderno** 19-20 (1985), 52-67.

FABRI, Maurizio, "Viaggiatori spagnoli e ispano-americani" in **Viaggi e viaggiatori del Settecento in Emilia e in Romana**, Bologne, Il Mulino, 1986, I, 341-410.

FORESTA, Caetano, "Viaggiatori spanoli in Italia nel secolo XVIII" **Archivo Storico Italiano** XX (1972), 369-414.

GIL NOVALES, Alberto, "Ilustración y liberalismo en España" **Spicilegio Moderno** 10 (1978), 26-41).

HAIBACH, Helene, **Antonio Ponz un seine "Viaje fuera de España"**, Frankfurt, Peter Lang, 1983.

HILTON, Ronald, "Antonio Ponz en Inglaterra", **Bulletin of Spanish Studies** XIII (1936), 115-131.

LAFARGA, Francisco, "Un intermediario cultural en la España del s. XVIII: el duque de Almodóvar y su **Década epistolar**" in H. Dyserinck et al. (ed.) **Europa en España/España en Europa. Actas del simposio internacional de literatura comparada**. Pamplona 1987, Barcelone, PPU, 1989, 123-134.

LOPE, Hans-Joachim, "La Alemania de 1793 vista por Leandro Fernández de Moratín" in **Actas del VII Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas**. Venecia, 1980, Rome, 1982, II, 691-697.

LOPE, Hans-Joachim, "Antonio Ponz y la **montgolfière**" in **Actas del VIII Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas**. Providence 1983, Madrid, Istmo, 1986, II, 177-182.

ORTIZ ARMENGOL, Pedro, "Viajes y entredichos de Moratín en Francia" in **Estudios románticos**, Valladolid, 1975, 199-266.

ORTIZ ARMENGOL, Pedro, **El año que vivió Moratín en Inglaterra, 1792-1793**, Madrid, Castalia, 1985 (textes nombreux, iconographie abondante).

ROMERO TOBAR, Leonardo, "Antonio Ponz fuera de España: su visión del Paris prerrevolucionario" in F. Lafarga (ed.), **Imágenes de Francia en las letras hispánicas**, Barcelona, PPU, 1989, 437-450.

TEJERINA, Belén, "Ideas reformistas de J. Andrés a través de sus impresiones venecianas" **Dieciocho** 9 (1986), 272-289).